

“ més ces Souvenirs.

“ Si, après ma mort, en présence de mon corps saturé de poison, on accusait quelqu'un d'un crime, la présente déclaration suffirait pour justifier l'innocent... ”

Une exclamation de surprise s'échappa des lèvres de l'étudiant qui relut pour la seconde fois, en pesant chaque mot, les phrases précédentes.

— Mon Dieu... mon Dieu... fit-il ensuite avec un élan d'indicible joie, mais ceci est la preuve indiscutable de l'innocence de mademoiselle de Terrys ! Oh ! bénie soit la Providence qui a permis à ce volume de tomber dans mes mains... Avant que la journée soit finie, Honorine sera libre et pourra relever la tête !

A cette pensée joyeuse succéda une pensée sombre.

— Quels misérables ont dérobé ce livre ? se demanda-t-il, et quel était leur but ?

Mille suppositions, mille conjectures s'agitaient confuses dans le cerveau de Paul... La vérité terrible, écrasante, ne pouvait pas encore apparaître au jeune homme...

Minuit sonnait. Il semblait certain, désormais, que Zirza ne viendrait pas. L'étudiant serra dans un meuble le manuscrit du comte et s'étendit tout habillé sur le divan qui devait lui servir de couche.

Le lendemain matin ce fut Renée qui le réveilla en frappant à la porte de la chambre. Il sauta en bas de son lit improvisé, fit une toilette rapide et, à l'heure convenue entre Victor Béralle et lui, il arrivait avec sa fiancée à la gare de l'Est.

Le contremaître les attendait depuis dix minutes. Paul lui donna le petit paquet cacheté que Renée devait remettre en mains propre à M. Audouard, notaire à Nogent-sur-Seine.

— Mon ami, lui dit-il, en vous confiant ma fiancée, je vous confie plus que ma vie... Veuillez bien sur elle !

— Je veillerai... répliqua simplement Victor en serrant la main de l'étudiant.

.....
A quatre heures onze minutes du matin, Léopold Lantier et Richard Béralle étaient arrivés à Nogent-sur-Seine.

Richard se trouvait toujours sous l'influence de son ivresse de la veille. Léopold se promettait bien de l'entretenir dans cet état de surexcitation jusqu'au moment où il aurait exécuté ce qu'il devait lui commander de faire.

En descendant du chemin de fer, l'évadé de Troyes conduisit son compagnon dans une auberge sans apparence, voisine de la gare. Il demanda deux chambres, fit coucher Richard, se coucha lui-même, mais eut grand soin d'être debout dès neuf heures du matin, afin de surveiller l'arrivée de Renée que Paul Lantier, croyait-il, devait accompagner.

Le frère du contremaître ronflait, les poings fermés.

— Je le laisserai dormir jusqu'au moment du déjeuner... se dit Léopold en regardant l'ivrogne. D'ici là, soyons à nos affaires...

Et il sortit.

Nous avons dit que son costume le rendait méconnaissable il le savait et ne craignait point d'être reconnu par Renée.

Le train, parti de Paris à sept heures dix minutes, devait arriver à Nogent à dix heures cinquante-huit. Avant dix heures et quart, Léopold flânait déjà aux environs de la gare et piétinait d'impatience, tandis que ceux qu'il attendait n'étaient encore qu'à Longueville.

Victor Béralle et Renée voyageaient dans un compartiment de première classe où ils se trouvaient seuls. Pendant le trajet,

ils avaient longuement causé du but de leur voyage et des mystérieux ennemis qui menaçaient la jeune fille.

Le contremaître cherchait un moyen d'écartier tout péril de celle qu'il protégeait, et d'échapper aux recherches des misérables qui peut être préparèrent des embûches dans l'ombre.

— Voici ce que je crois nécessaire... dit-il à Renée. Si vos persécuteurs ont suivi votre piste, il faut lutter de ruse avec eux... On vous croyait certainement accompagnée par M. Paul... En ne le voyant point auprès de vous, on supposera que vous voyagez seule, car on ne me connaît pas et on ignore que je le remplace... Votre isolement apparent doublera l'audace des scélérats et leur fera sans doute oublier leur prudence habituelle... Je ne sais quel instinct m'avertit que ce voyage à Nogent nous les fera connaître, qu'ils se démasqueront et qu'il me sera permis, non seulement de vous défendre contre eux, mais encore de les livrer à la justice.

— Dieu le veuille !... murmura Renée. Que comptez-vous faire ?

— Il vous semble impossible, n'est-ce pas, qu'on ose vous attaquer en plein jour dans les rues de Nogent ?

— Impossible, oui...

— Donc vous n'aurez pas peur ?...

— Certes, non !

— Eh bien ! en descendant du chemin de fer, nous aurons l'air d'être l'un pour l'autre des étrangers... Vous irez en avant, toute seule... Je vous suivrai à quinze ou vingt pas de distance, veillant bien en serrant sur ma poitrine les précieux papiers que m'a confiés M. Paul... Vous demanderez au premier passant venu l'adresse de M. Audouard et vous vous y rendrez... J'y arriverai deux secondes après vous...

— J'ai compris... répondit Renée. Je marcherai sans la moindre inquiétude, je vous assure, et vous surveillerez tout ce qui se passera près de moi...

— C'est cela même... Ainsi, vous acceptez mon idée ?

— Je la trouve excellente...

L'arrivée du train à Nogent interrompit l'entretien, Renée descendit la première et, obéissant aux instructions de Victor, sortit seule de la gare.

Le contremaître marchait à vingt pas derrière elle, prêt à lui prêter main forte en cas de besoin ; mais il semblait insensé d'admettre la possibilité d'une agression en plein jour, dans des rues pleines de monde.

Léopold, aux aguets, vit sortir la jeune fille.

— Tiens ! tiens ! tiens ! se dit-il. Elle est seule ! Que diable a-t-elle pu faire de son chevalier servant, le joli Paul, mon gracieux neveu ? L'intéressant jeune homme aura été retenu à Paris par quelque examen, car il paraît que c'est un piocheur. Grand bien lui fasse ! Allons, tout va le mieux du monde et la besogne sera facile...

Puis, se donnant l'allure d'un bon bourgeois du pays vaquant à ses affaires, il suivit Renée.

Plusieurs personnes causaient à la porte d'une maison. La fille de Marguerite s'arrêta près de ce groupe. Victor Béralle, ne voulant point la dépasser, ra lentit le pas en même temps, et tirant de sa poche un cigare, fit craquer une allumette pour l'enflammer.

Léopold, au contraire, s'arrangea de manière à se trouver à côté de Renée au moment où elle demandait à un des causeurs :

— Voudriez-vous bien, monsieur, m'indiquer où se trouve l'étude de M. Audouard, notaire ?...

— Avec grand plaisir, mademoiselle.